

moyen de combler le déficit de ma cause. De révéris en nériss et de rue en rue, je finis par me trouver hors de la ville, sur les glaciés servant de promenade. A force de tenir conférence avec moi-même, je me rappelai divers prêts que dans mes beaux jours j'avais faits à mes bons amis, sans les avoir encore réclamés. Mon cœur battit de joie quand, précisément à cette minute même, mon regard croisa tomba sur un assesseur au tribunal, qui figurait en tête de ma liste. Il se dirigeait de mon côté. Cette rencontre, dans un tel embarras, me parut un effet de la bonté divine. Autorisé par notre ancienne et infime amitié de l'Université, je lui tournai le dos en le saluant avec le cordial *tu et toi*. Mais l'individu ne regarda pas détournant les yeux à travers ses lunettes, fut l'air de se souvenir difficilement de mon ancien personnage, et continua néanmoins la conversation, mais avec le sourire convaincu. Lorsqu'enfin il lui demanda le remboursement des cent francs que je lui avais prêtés depuis longtemps, il fit un geste d'étonnement superbe. Qu'est-ce à dire ? s'exclama-t-il avec effronterie. Moi, je vous aurais emprunté de l'argent ? Non, premier assesseur au tribunal criminel, je me serais adressé à un étudiant de mauvaise vie ! Par exemple ! Ou vous démissionnez, ou vous êtes l'insolence en personne, me cherchant querelle en plein public. Chacun, je me serais contenté de vous faire jeter à bas de l'escalier ; mais, en cette circonstance, la police vous dira un petit mot, pour apprendre aux vagabonds de votre espèce à troubler les honnêtes gens dans leurs promenades.

Je restai comme frappé de la foudre. Une masse de passants s'étaient amassés à une certaine distance pour jouter de ma défaite. La confusion échappa à ma langue aussi bien que ma main ; et quand enfin, dans un juste courroux, j'allais faire usage de ma canne, l'honnête assesseur avait disparu.

Pour moi je m'équivis encore plus vite, la rancune dans le cœur et des larmes de dépit dans les yeux. J'aurais tout donné, si les convenances avaient permis, pour laisser immédiatement cours à mes sentiments violents, tandis que j'osais tout au plus faire une mine pitueuse sous peine d'être critiquée, bafoué par le beau monde de Feldberg, qui passait en ce moment devant moi à pied, à cheval, en voiture.

J'étais donc rentré en ville par la porte la plus proche. Tout à coup ma mauvaise humeur fit place à un sourire d'espérance à la vue d'un vœu uni, une de mes plus fortes créances. C'était le lieutenant Peterlein, en écharpe et en hussarde-col. Il fumait une enorme pipe d'écume de mer sous les colonnades du corps de garde de la porte. Son sans-gêne éveilla en moi quelque lueur d'espoir. Je marchai droit à mon ancien compagnon de table et de chasse. Il ne me regarda pas mal, quoique plus froidement qu'autrefois ; et, après les politesses d'usage, j'abordai ma réclamation.

Je pris de me rendre les trente ducats que je lui avais avancé depuis plusieurs années. Peterlein n'écouta en souriant et en secouant la tête, comme s'il se fut étonné. Quelle idée avez-vous, mon cher, me répondit-il, de revenir tout à coup sur cette misère ? Primo, je me rappelle à peine vous devoir quelque chose ; secundo, il y a à dir à paris contre un que je vous ai remboursé ; tertio, c'est ridicule à vous d'imaginer trente ducats dans la caisse d'un officier qui aime les chiens, les chevaux, le vin et les filles.

Je ne savais guère que répondre. A la fin je lui proposai de s'acquitter par terme.

Peterlein sourit de nouveau, m'assura sur l'honneur qu'il y avait pour le moment sextuplo hypothèque sur ses appartenements, et qu'une nouvelle ne sortit plus admise. Là-dessus il me tourna le dos.

Absourd ! j'ajustai me retirer, quand le lieutenant revint à moi, et, avec un semblant d'intérêt, me dit à l'oreille :

Mais, camarade, si je ne puis vous donner de l'argent, faites au moins votre profit de ce double avis. D'abord, ne prenez pas à être qui vive, du deuxième mesure votre oreille par boîte ; ensuite, tenez-vous bien. Le gouvernement sait que vous êtes l'auteur de la satire où le ministre de la guerre est traité de lâcheté et de roulage. Demain le procureur-général doit vous citer à son tribunal. L'affaire pourrait mal tourner ; files donc, c'est moi qui vous le dis... Adieu !

VII.
L'ami Béroud.
Je n'étais pas plus de chance près de l'außermeister Liebreich, que j'avais déjà, avec quatre-vingt écus, tiré de grand embarras. Cet homme, un pédant, que je trouvai parcourant un livre de prières à la faible lueur d'une lampe malgrièvement nourrie, s'informa, les yeux baissés, du but de ma visite. Il ne me fit pas préciser la dette, mais réclama un écrit. Jamais, à cette époque, il ne m'eût arrivé d'engager des billets de mes débits ; impossible donc, en cette circonstance, d'en présenter un. Liebreich alors sourit, haussa les épaules et murmura sournoisement : En ce cas, monsieur, vous me permettrez de ne tenir aucun compte de votre réclamation. J'en suis désole, mais je ne puis vous payer que si vous me présentez une reconnaissance signée de ma main. Et ce di-
mais, il me poussa doucement par les épaules dans la rue, versouilla la porte derrière moi, et je me trouvai planté là pour la troisième fois, faisant d'un œil tout grand ouvert les étoiles

qui commençaient à poindre, comme pour les prendre à témoins des humiliations que j'endurais.

Tout à coup une voix brusque retentit à mes oreilles, tandis qu'une main plus brusque saisit la mienne et la secouait avec une force suffisante pour la déloguer.

Eh ! par le diable, camarade, que fais-tu là immobile comme un terme ?

Et tu deviens astrologue, par hasard ?

Il y a une siècle que nous ne nous sommes vus. Qu'est-ce que devenu depuis

dès à ton temps, mon vieux, autrefois à bon soin, si fringant, si fidèle vis-veur, va !

Cet impétueux ami était un ancien camarade nommé Bernard. Il m'envoya nos regards en détournant les yeux à travers ses lunettes, fut l'air de se souvenir difficilement de mon ancien personnage, et continua néanmoins la conversation, mais avec le sourire convaincu. Lorsqu'enfin il lui demanda le remboursement des cent francs que je lui avais prêtés depuis longtemps, il fit un geste d'étonnement superbe. Qu'est-ce à dire ? s'exclama-t-il avec effronterie. Moi, je vous aurais emprunté de l'argent ? Non, premier assesseur au tribunal criminel, je me serais adressé à un étudiant de mauvaise vie ! Par exemple ! Ou vous démissionnez, ou vous êtes l'insolence en personne, me cherchant querelle en plein public. Chacun, je me serais contenté de vous faire jeter à bas de l'escalier ; mais, en cette circonstance, la police vous dira un petit mot, pour apprendre aux vagabonds de votre espèce à troubler les honnêtes gens dans leurs promenades.

Je restai comme frappé de la foudre. Une masse de passants s'étaient amassés à une certaine distance pour jouter de ma défaite. La confusion échappa à ma langue aussi bien que ma main ; et quand enfin, dans un juste courroux, j'allais faire usage de ma canne, l'honnête assesseur avait disparu.

Pour moi je m'équivis encore plus vite, la rancune dans le cœur et des larmes de dépit dans les yeux. J'aurais tout donné, si les convenances avaient permis, pour laisser immédiatement cours à mes sentiments violents, tandis que j'osais tout au plus faire une mine pitueuse sous peine d'être critiquée, bafoué par le beau monde de Feldberg, qui passait en ce moment devant moi à pied, à cheval, en voiture.

J'étais donc rentré en ville par la porte la plus proche. Tout à coup ma mauvaise humeur fit place à un sourire d'espérance à la vue d'un vœu uni, une de mes plus fortes créances. C'était le lieutenant Peterlein, en écharpe et en hussarde-col. Il fumait une enorme pipe d'écume de mer sous les colonnades du corps de garde de la porte. Son sans-gêne éveilla en moi quelque lueur d'espoir. Je marchai droit à mon ancien compagnon de table et de chasse. Il ne me regarda pas mal, quoique plus froidement qu'autrefois ; et, après les politesses d'usage, j'abordai ma réclamation.

— Je le sais, repliqua Bernard ; c'est pourquoi, écoute. Je vais ce soir prendre le thé chez ma sœur ; la femme du docteur. J'ajuste ces solides parades la tête ; mais un gentil minois m'y attire aujourd'hui, et, quand bien même, je y rendrais pour toi. Ma sœur m'avance quelques-uns de l'argent. Je lui parlerai. Je n'en tîrai rien sans doute pas les dix écus que je te dois, mais j'en aurai bien cinq, et si cela te suffit, tu peux compter que demain à la pointe du jour, au coup de quatre heures trois quarts, je serai à la poste pour te les remettre.

J'acceptai avec empressement, car je comptais sur la parole de Bernard comme sur la mienne. Rentré chez moi, je chargeai Sabine de faire mes adieux à Rosine. J'empaquetai quelques objets indispensables, et je me voyais déjà en route sur la route de Weitbronn.

(A continuer.)

A N O S A B O N N E S .

Le second semestre d'abonnement à ce Journal est maintenant dû, nous prions nos abonnés de vouloir les rappeler que nos conditions sont "payable d'avance." Autrement nous chargerons 50cts. de plus. Nous avons autorisé M. G. Demers à faire nos collections en ville, en conséquence, les reçus pour abonnements, etc., donnés par lui seront reconnus par

Nous prions les personnes de la campagne de vouloir nous faire parvenir le montant de leur compte par la malle, aussitôt que possible.

Toute lettre d'argent adressée à ce bureau, et enregistrée, sera à nos risques. Nous expédierons un reçu dans le journal à nos abonnés de la campagne.

IMMIGRATION.

De toutes les questions qui occupent maintenant le pays, il n'y a peut-être pas de plus importante que celle de l'immigration. Ainsi voyons-nous toute la presse française du Canada s'occuper activement. Mais l'avons déjà demandé, pour quel que le gouvernement s'occupe-t-il tant d'une immigration européenne ? Pourquoi envient-ils à grand frais des agents en France, en Belgique, etc., pendant que nous avons à notre porte des milliers de nos compatriotes qui s'attendent qu'on nous accorde à eux une protection de la part du gouvernement pour revenir au sein national. Des millions de nos compatriotes sont aux États-Unis, sans ours, et menacés de la plus grande misère, conséquence naturelle de la guerre grecque. Qui cherchons-nous donc, et que n'est à trouver que le gouvernement, si ce n'est à trouver des colons établis nos terres inconnues ? Pourtant nous sommes disposés à faire des sacrifices ; et bien, avec de légères sommes, nous pourrons faire revenir au moins de nos millions de nos frères émigrés aux États-Unis ; ou pour les établir dans nos territoires, et lorsqu'ils demanderont notre assistance, vous répondrez : la chose est impossible ; si nous commençons une guerre, nous échapperons à la charie des païens.

Si je rapporte que nous a fait cet homme est exact, nous devons déclarer que la réponse de M. Buchanan nous étonne beaucoup. Qui cherchons-nous donc, et que n'est à trouver que le gouvernement, si ce n'est à trouver des colons établis nos terres inconnues ? Pourtant nous sommes disposés à faire des sacrifices ; et bien, avec de légères sommes, nous pourrons faire revenir au moins de nos millions de nos frères émigrés aux États-Unis ; ou pour les établir dans nos territoires, et lorsqu'ils demanderont notre assistance, vous répondrez : la chose est impossible ; si nous commençons une guerre, nous échapperons à la charie des païens.

Mais tant mieux, si c'est à n'en plus finir :

au lieu d'aller chercher des colons en Europe, nous prendrons à nos portes. Au lieu de venir établir parmi nous des Norvégiens et des Irlandais Orangeistes, nous n'aurions pas à faire le retour de nos compatriotes, de nos frères, qui ont laissé le Canada, à une époque difficile, et la colonization ne recevait aucun encouragement.

Le gouvernement est bien disposé ; il envoie des agents chargés d'activer l'immigration des agents de nos compagnies canadiennes qui peuvent faire un bon considérable à la colonisation. Nous nous sommes engagés à inscrire notre nom sur la liste des nos membres. Mais nous voudrions qu'elles révélent de l'espion de l'étranger qu'il soit imposé d'accorder ces billets ; que ce serait à rien plus flir, si on donnait une fois l'example.

Si je rapporte que nous a fait cet homme est exact, nous devons déclarer que la réponse de M. Buchanan nous étonne beaucoup. Qui cherchons-nous donc, et que n'est à trouver que le gouvernement, si ce n'est à trouver des colons établis nos terres inconnues ? Pourtant nous sommes disposés à faire des sacrifices ; et bien, avec de légères sommes, nous pourrons faire revenir au moins de nos millions de nos frères émigrés aux États-Unis ; ou pour les établir dans nos territoires, et lorsqu'ils demanderont notre assistance, vous répondrez : la chose est impossible ; si nous commençons une guerre, nous échapperons à la charie des païens.

Le second semestre d'abonnement à ce Journal est maintenant dû, nous prions nos abonnés de vouloir les rappeler que nos conditions sont "payable d'avance." Autrement nous chargerons 50cts. de plus. Nous avons autorisé M. G. Demers à faire nos collections en ville, en conséquence, les reçus pour abonnements, etc., donnés par lui seront reconnus par

Nous prions les personnes de la campagne de vouloir nous faire parvenir le montant de leur compte par la malle, aussitôt que possible.

Toute lettre d'argent adressée à ce bureau, et enregistrée, sera à nos risques. Nous expédierons un reçu dans le journal à nos abonnés de la campagne.

IMMIGRATION.

Les Mières de 19, publiée sur le même sujet un excellent article que nous croyons devoir reproduire en entier aujourd'hui.

Il me semble d'ailleurs que nous devons être envoiés d'une main énergique, l'assassinement de nos terres inconnues des colons Canadiens-Français, que de nos jours, pour le moment, des hommes font.

Ensuite une fois qu'on nous acompte

nos recouvrements d'immigration française et catholique, nous avons tout à faire

pour être en état de nous occuper

de nos affaires et à nous occuper